

Friedrich Engels, 1878
Anti-Dühring
(M. E. Dühring bouleverse la science)

Deuxième partie : économie politique
Chapitre X. Sur l'« histoire critique »¹

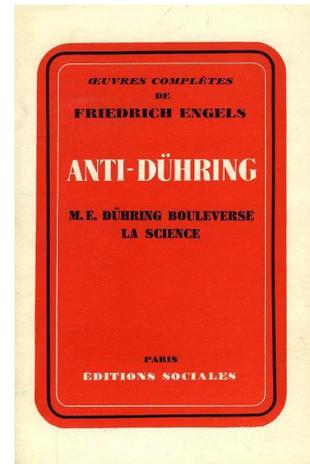
Pour finir, jetons encore un coup d'œil sur *l'Histoire critique de l'économie politique*, sur « cette entreprise » de M. Dühring qui, comme il le dit, est « absolument sans précédent ». Peut-être trouverons-nous enfin ici ce dernier mot de la science la plus rigoureuse qu'on nous a tant promis².

M. Dühring fait beaucoup de cas de sa trouvaille que la doctrine économique est un « phénomène énormément moderne ». (Page 12).

En fait, il est dit *dans Le Capital* de Marx: « L'économie politique... ne date comme science spéciale que de l'époque des manufactures » et dans la *Contribution à la critique de l'économie politique*, page 29, on lit que

« l'économie politique classique... commence en Angleterre avec Petty, en France avec Boisguillebert et se termine en Angleterre avec Ricardo, en France avec Sismondi ».

M. Dühring suit cette voie qu'on lui a prescrite, à ceci près que, pour lui, l'économie *supérieure* commence seulement avec les lamentables avortons que la science bourgeoise a mis au jour après expiration de sa période classique³. Par contre, il triomphe à très juste titre à la fin de son



¹ On sait que ce chapitre a été rédigé par Marx et qu'Engels n'a fait qu'en revoir la rédaction pour l'adapter aux diverses éditions de *l'Anti-Dühring* (Cf. 2e préface p. 39 et 3e préface p. 44). Or nous possédons le manuscrit original des «Notes marginales sur *l'Histoire critique de l'économie politique*», tel qu'il a été composé par Marx lui-même. Ce manuscrit a été publié pour la première fois par l'Institut Marx-Engels-Lénine dans le volume édité à Moscou en 1935, à l'occasion du 40e anniversaire de la mort d'Engels. Ce texte coïncide exactement, sur la plupart des points, avec celui du présent chapitre. Aussi avons-nous renoncé à le donner intégralement et nous sommes-nous bornés à ajouter en notes les variantes principales des « Notes marginales ».

Il existe trois versions des « Notes marginales » : deux cahiers d'extraits qui sont les brouillons de Marx et une copie au propre qui est le texte transmis par Marx à Engels et qui a servi de base à la rédaction définitive du chapitre « Sur *l'Histoire critique* ». Nous ferons précéder chacune de nos notes de l'indication (NM) ou (M1), (M 2), selon que la variante citée sera empruntée soit aux « Notes marginales » elles-mêmes (NM) soit au premier (M1) ou au second (M2) des cahiers d'extraits.

² C'est ici que commence le manuscrit de Marx qui porte le titre: L'ANTIQUITÉ GRECQUE.

³ Dans M1 on trouve à la suite:

introduction:

« Mais si cette entreprise dans ses propriétés perceptibles de l'extérieur et dans la moitié moderne de son contenu est déjà absolument sans précédent, elle m'appartient en propre bien plus encore par ses points de vue critiques internes et sa position générale (page 9) ».

En effet, des deux côtés, externe et interne, il aurait pu faire la publicité de son «entreprise» (l'expression industrielle n'est pas mal choisie) comme étant: *l'Unique et sa propriété.*

Comme l'économie politique, telle qu'elle est apparue dans l'histoire, n'est en fait que la connaissance scientifique de l'économie de la période de production capitaliste, des thèses et des théorèmes qui s'y rapportent ne peuvent se présenter, par exemple chez des auteurs de la société grecque antique, que dans la mesure où certains phénomènes: production marchande, commerce, monnaie, capital à intérêt, etc., sont communs aux deux sociétés. Dans la mesure où les Grecs ont fait à l'occasion des incursions dans ce domaine, ils y montrent le même génie, la même originalité que dans tous les autres. C'est pourquoi leurs intuitions constituent historiquement les points de départ théoriques de la science moderne. Écoutons maintenant l'historique M. Dühring.

« Ainsi, en ce qui concerne la théorie scientifique de l'économie, nous n'aurions, à proprement parler, [!] rien du tout de positif à relever dans l'antiquité, et le moyen âge totalement antiscientifique donne encore beaucoup moins sujet à cela [à cela, à ne rien signaler!] Cependant, comme l'affectation qui exhibe avec vanité l'apparence de l'érudition... a défiguré le caractère pur de la science moderne, il faut signaler à l'attention au moins quelques exemples. »

Et M. Dühring d'apporter alors des exemples d'une critique qui en effet est affranchie de « l'apparence de l'érudition »⁴.

Mais Dühring nous donne aussitôt comme une sagesse de son cru « *que la constitution quelque peu sérieuse de la science daterait de Hume et d'Adam Smith !* » (p. 15.) Nous verrons ce qu'il en est de cette découverte.

Injures de Dühring sur Kautz et Roscher. (p. 14.) C'est à dessein qu'il évite à cette occasion de mentionner l'existence de ROSHER: *Contribution à l'histoire de l'économie politique anglaise*; procédé qui a ses «bonnes raisons», car il y a trouvé toutes sortes de notes fort utiles dans son ignorance.

(A cette occasion déjà, la «grandeur incomparablement éminente» de List, p. 16.)

Pour étudier l'antiquité (ses rapports économiques), il « a besoin avant tout d'une théorie solide sur les relations et les lois qui ne se démentent en aucun temps » (16).

⁴ Suit dans NM:

La thèse d'Aristote selon laquelle « chaque [en grec dans le texte] a une double utilité », l'une qui lui est propre en tant que chose, comme p. ex. l'utilité du soulier pour servir à chauffer, l'autre qui n'est pas propre à la chose en tant que telle, celle d'être échangeable, [en grec dans le texte] vois le passage lui-même car à cause du russe, je ne sais pas écrire le grec correctement, (Contribution à la critique, p. 3, n° 1.) - Cette thèse n'est pas seulement énoncée d'une façon très banale et scolaire» (p. 18), mais ceux qui y trouvent une « distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange » s'adonnent en outre à « la fantaisie » d'oublier que, « tout récemment », et « seulement dans le cadre du système le plus avancé », à savoir celui de M. Dühring lui-même, la valeur d'usage et la valeur d'échange sont devenues caduques.

La thèse d'Aristote selon laquelle

« l'usage de chaque bien est double: l'un est propre à la chose en tant que telle et l'autre ne l'est pas, comme d'une sandale qui peut servir à chausser et qui peut être échangée; l'un et l'autre sont des modes d'usage de la sandale, car même celui qui échange la sandale contre ce qui lui manque, argent ou nourriture, utilise la sandale en tant que sandale; mais non pas selon son mode d'usage naturel, car elle n'est pas là à cause de l'échange ⁵ »,

cette thèse n'est pas seulement, selon M. Dühring, « énoncée d'une façon fort vulgaire et pédantesque »; mais ceux qui y trouvent une « distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange » s'adonnent en outre à la « fantaisie » d'oublier que « tout récemment » et « dans le cadre du système le plus avancé », naturellement celui de M. Dühring lui-même, valeur d'usage et valeur d'échange sont devenues caduques.

« Dans les oeuvres de Platon sur l'État, on a voulu trouver aussi le chapitre *moderne* de la division économique du travail ».

Cela se rapporte sans doute au passage du *Capital*, chapitre XII, 5, page 369 de la troisième édition, où, d'ailleurs, on représente au contraire l'opinion de l'antiquité classique sur la division du travail comme « formant l'opposition la plus rigoureuse » avec l'opinion moderne. - Une moue dégoûtée, et pas autre chose, c'est tout ce que mérite, de la part de M. Dühring, l'exposé de Platon ⁶, génial pour son temps, sur la division du travail en tant que fondement naturel de la cité (qui se confondait, pour les Grecs, avec l'État), et cela parce qu'il n'a pas mentionné - mais le Grec Xénophon l'a fait ⁷, M. Dühring! - la

« limite que l'extension donnée du marché oppose à la ramification plus poussée des genres de métiers et à la dissociation technique des opérations spéciales. - Seule, cette notion de limite est la connaissance grâce à laquelle l'idée qu'autrement on ne pourrait guère qualifier de scientifique, devient une vérité économique considérable ».

Le « professeur » Roscher, si méprisé par M. Dühring, a tracé en effet cette « limite » nécessaire pour que l'idée de la division du travail devienne « scientifique », et c'est pourquoi il a attribué expressément à Adam Smith la découverte de la loi de la division du travail ⁸. Dans une société où la production marchande est le mode dominant de production, le « marché » a été - pour parler ne fût-ce qu'une fois avec l'affectation de M. Dühring, - une « limite » très connue parmi les « hommes d'affaires ». Mais il faut plus que « le savoir et l'instinct routiniers » pour voir que ce n'est pas le marché qui a créé la division capitaliste du travail, mais qu'inversement, ce sont la dissociation des liens sociaux antérieurs et la division du travail en résultant qui ont créé le marché. (Voir *Capital*, I, chapitre XXIV, 5, Création du marché intérieur pour le capital industriel.)

⁵ ARISTOTE: De republica, liv. 1, chap. 9.

⁶ PLATON: République, liv. II.

⁷ XENOPHON: Cyropédie, liv. VIII, chap. 2.

⁸ Wilhelm. ROSCHER: *Die Grundlagen der Nationalökonomie*, 3^o éd., Stuttgart et Augsburg, 1858, p. 86.

« Le rôle de l'argent a été de tout temps le stimulant capital des pensées économiques [!] Mais que savait de ce rôle un Aristote? Évidemment rien de plus que ce qui réside dans l'idée que l'échange par l'intermédiaire de l'argent a suivi l'échange naturel primitif».

Mais si « un » Aristote se permet de découvrir les *deux formes* différentes de *circulation* de l'argent, l'une dans laquelle il agit en simple moyen de circulation, l'autre dans laquelle il fait office de capital argent, il n'exprime par là, selon M. Dühring, « qu'une antipathie morale »⁹. Si même « un » Aristote a l'audace de vouloir analyser l'argent dans son « rôle » de *mesure de valeur* et qu'effectivement il pose ce problème, si décisif pour la théorie de la monnaie¹⁰, de façon juste, « un » Dühring préfère, et cela pour de bonnes raisons intimes, ne pas souffler mot de cette audace interdite.

Résultat final: telle qu'elle se reflète dans la manière de M. Dühring de la « signaler à l'attention», l'antiquité grecque n'a, en fait, que « des idées tout à fait communes » (page 25), si toutefois une telle « niaiserie » (page 19) a quoi que ce soit de commun avec des idées, communes ou pas communes¹¹.

Quant au chapitre de M. Dühring sur le mercantilisme, on fera mieux de le lire dans l'original, c'est-à-dire dans le *Nationales System* (Système national) de List, chapitre 29: « Le système industriel, appelé faussement système mercantile par l'école. » Avec quel soin M. Dühring sait éviter ici toute « apparence d'érudition », on peut le voir entre autres par ce qui suit.

List, au chapitre 28, « Les économistes italiens», dit:

« L'Italie a précédé toutes les nations modernes, aussi bien dans la pratique que dans la théorie de l'économie politique »,

et il mentionne alors comme

« le premier ouvrage traitant en Italie de l'économie politique en particulier, l'œuvre d'Antonio Serra, de Naples, sur les moyens de procurer au royaume une surabondance d'or et d'argent (1613)¹² ».

⁹ ARISTOTE: *De republica*, liv. I, chap. 8-10.

¹⁰ ARISTOTE: *Éthique à Nicomaque*, liv. V, chap. 8.

¹¹ Friedrich LIST: *Dos nationale System der politischen Ökonomie*, tome I, Stuttgart et Tübingen, 1841, pp. 451 et 456.

¹² Dans NM. le paragraphe suivant est précédé du passage:

II. LE MERCANTILISME.

« Il n'y a donc, à rigoureusement parler, pas de système mercantile *en tant que science*... il faut *donc* réprouber sa mention dans la triade connue des systèmes (système mercantile, physiocratie et système industriel » (27). D'autre part: « Les [trois] systèmes... existent réellement et tout ce qu'il y a à empêcher, c'est que les virtuosités dans la façon de commenter ou de formuler les maximes pratiques telles que les a fournies le système mercantile... soient confondues en *une seule unité homogène* avec les constatations théoriques indépendantes... chez les physiocrates» (29) ! ? ! *

M. Dühring accepte de confiance et peut en conséquence considérer le *Breve Trattato* de Serra « comme une sorte d'épigraphe à l'entrée de la préhistoire moderne de l'économie ». En effet, son étude du *Breve Trattato* se borne à cette « minauderie littéraire ». Malheureusement, les choses se sont passées autrement dans la réalité: en 1609, donc quatre ans avant le *Breve Trattato*, paraissait, de Thomas Mun, *A Discourse of Trade*, etc. Dès sa première édition, cette oeuvre a la signification spécifique d'être dirigée contre le *système monétaire* primitif, défendu encore comme pratique de l'État en Angleterre: elle représente donc la séparation consciente du système mercantile d'avec le système qui l'a enfanté. Sous sa première forme déjà, cette oeuvre connut plusieurs éditions et exerça une influence directe sur la législation. Sous la forme de l'édition de 1664, complètement revue par l'auteur et parue seulement après sa mort: *Englands Treasure*, etc., elle est restée pour cent ans encore l'évangile mercantiliste. Si donc le mercantilisme a une oeuvre qui fasse époque « comme une sorte d'épigraphe à l'entrée », c'est bien celle-là et voilà pourquoi elle n'existe absolument pas pour « l'histoire si soucieuse de rapports hiérarchiques » de M. Dühring ¹³.

Du fondateur de l'économie politique moderne, Petty, M. Dühring nous annonce qu'il.

« possédait une bonne dose de pensée frivole [ainsi qu'un] manque de sensibilité pour les distinctions internes et un peu subtiles des concepts... [une] versatilité qui sait beaucoup de choses, mais passe d'un pied léger de l'une à l'autre sans jeter nulle part de racines un peu

*Suit dans M1 :

Radotage prétentieux!

Qui donc, à part quelques mercantilistes larvés du XIXe siècle apparentés à M. Dühring, a jamais commis pareil délit? Mais *tous* les prétendus *systèmes*, d'économie politique n'existent, au sens rigoureux, «absolument pas en tant que *science* ».

Ils ont tous une valeur relative pour l'histoire de *l'économie politique*: en tant qu'expressions réellement théoriques du système, ou de tel ou tel chaînon dans le système de l'économie bourgeoise, de l'économie plus strictement capitaliste. Seul un métaphysicien de l'espèce de Dühring peut confondre ces divers moments « en une seule unité homogène ».

¹³ Suit dans NM :

III. - PRÉCÉDENTS ET INDICES D'UNE DOCTRINE ÉCONOMIQUE PLUS RATIONNELLE. PETTY.

Un des plus grands côtés «internes» (et « extérieurement » ce côté est très productif pour noircir du papier blanc) de la manière de grand style d'écrire l'histoire consiste en ceci que Dühring esquisse un portrait des divers économistes à l'aide de notes biographiques que tout le monde connaît, pour reconstruire ensuite, grâce à ce portrait, le caractère de leurs oeuvres. Ainsi, de la vie très diverse de Petty il résulte facilement « une tournure d'esprit qui incluait une bonne dose de pensée frivole et ne connaissait en fait de sérieux véritable que le genre homme d'affaires du sérieux » (54). (Il est difficile de voir comment en fait de sérieux véritable... on doit connaître le *genre* homme d'affaires du sérieux.) « C'est dans le manque de sensibilité pour les distinctions internes et un peu subtiles des concepts... que se manifeste le côté le plus faible de la *conception* de Petty » (53). «Il y aura des gens qui auront du respect pour Petty parce qu'il a conduit ses propres affaires de telle façon qu'il disposait, en fin de compte, d'un revenu annuel de 1.500 £ st. » (l. c.). En outre, Petty avait la « virtuosité » de copier « d'une façon absolument frappante les différentes variétés du clergé anglais, etc.».

profondes... [II] procède de façon encore très grossière en matière économique [et] aboutit à des naïvetés dont le contraste peut sans doute, à l'occasion, distraire le penseur sérieux ».

Quelle condescendance, qu'on ne saurait trop apprécier, de la part du « penseur sérieux », M. Dühring, quand il daigne accorder son attention à « un Petty»! Et quelle attention lui accorde-t-il ?

Les thèses de Petty sur

« le travail, et même sur le temps de travail comme mesure de valeur, dont on trouve chez lui des *traces imparfaites*»,

ne sont nulle part mentionnées ailleurs que dans cette phrase. Des traces imparfaites. Dans son *Treatise on Taxes and Contributions*, 1^{re} édition, 1662, Petty donne une analyse parfaitement claire et exacte de la grandeur de valeur des marchandises. En l'illustrant d'abord à l'aide de l'équivalence des métaux précieux et du blé qui coûtent autant de travail, il dit le premier et le dernier mot «théorique» sur la valeur des métaux précieux. Mais il énonce aussi, d'une façon très nette et générale, que les valeurs des marchandises sont mesurées par le travail égal (*equal labour*). Il applique sa découverte à la solution de divers problèmes en partie très compliqués et, par endroits, à diverses occasions et dans divers écrits, même là où il ne répète pas la thèse principale, il en tire des conséquences importantes. Mais il dit aussi, dès sa première oeuvre:

« J'affirme que ceci [l'estimation par l'égalité du travail] est le fondement de la balance et de l'estimation des valeurs; toutefois dans tout ce qui se bâtit là-dessus, dans l'application pratique qui en est faite, j'avoue qu'il y a beaucoup de diversité et de complexité ¹⁴ ».

Petty a donc tout autant conscience de l'importance de sa découverte que de la difficulté qu'il y a à l'exploiter dans le détail. C'est pourquoi il cherche aussi une autre voie pour certaines fins de détail. Il faut notamment trouver un rapport naturel d'égalité (*a natural Par*) entre le sol et le travail, de sorte que l'on puisse exprimer à son gré la valeur « dans chacun des deux et mieux encore, dans l'un et l'autre ». Cette erreur même est géniale.

Sur la théorie de la valeur de Petty, M. Dühring fait cette remarque pénétrante:

« S'il avait lui-même pensé d'une façon plus pénétrante, il ne serait absolument pas possible de rencontrer ailleurs des traces d'une conception opposée que nous avons déjà rappelée précédemment »;

c'est-à-dire: dont rien n'a été mentionné « précédemment », réserve faite des « traces »... qui sont « imparfaites ». On reconnaît la façon très caractéristique de M. Dühring de faire « précédemment » allusion à quelque chose à l'aide d'une phrase vide pour faire croire « par la suite » au lecteur qu'il a déjà été mis « précédemment » au courant de l'essentiel, sur lequel, en fait, ledit auteur glisse précédemment comme par la suite.

¹⁴ William PETTY: *A treatise of taxes and contribution...*, Londres, 1662, pp. 24-25.

Nous trouvons chez Adam Smith non seulement des «traces» de « conceptions opposées » sur le concept de valeur, et non seulement deux, mais trois et, à tout prendre, même quatre points de vue carrément opposés sur la valeur, qui se juxtaposent et s'entrecroisent paisiblement. Mais ce qui paraît naturel chez le fondateur de l'économie politique, lequel nécessairement tâtonne, expérimente, lutte avec un chaos d'idées qui prend seulement forme, peut paraître étrange chez un auteur qui résume en les triant les recherches de plus d'un siècle et demi, après que leurs résultats sont déjà partiellement passés des livres dans la conscience commune. Et, pour descendre des grandes choses aux petites: comme nous l'avons vu, M. Dühring lui-même nous donne également à choisir cinq différentes sortes de valeurs et avec elles tout autant de conceptions opposées. Certes, « s'il avait lui-même pensé d'une façon plus pénétrante », il n'aurait pas pris autant de peine pour rejeter ses lecteurs de la conception de la valeur selon Petty, qui est parfaitement claire, dans la confusion la plus extrême ¹⁵.

Avec son *Quantulumcumque Concerning Money* publié en 1682, dix ans après son *Anatomy of Ireland* (laquelle parut pour la première fois en 1672 et non en 1691 comme M. Dühring le copie dans les compilations scolaires les plus courantes) ¹⁶, Petty a donné un travail tout à fait achevé, d'un seul bloc. Les dernières traces de conception mercantiliste que l'on rencontre dans d'autres de ses oeuvres ont complètement disparu ici. C'est un petit chef-d'œuvre par le contenu et par la forme, et voilà précisément pourquoi son nom même ne figure pas chez M. Dühring. Il est tout à fait dans l'ordre qu'en face du chercheur le plus génial et le plus original qui se soit révélé en économie, la médiocrité d'un pédant tout gonflé de lui-même n'exprime que son déplaisir grondeur et ne puisse que se formaliser de voir les éclairs de génie théorique refuser de parader en rangs comme de parfaits «axiomes», mais au contraire jaillir en ordre dispersé de l'étude approfondie de matériaux pratiques «grossiers», par exemple l'impôt.

M. Dühring procède pour ce qui est de la formation par Petty de « l'Arithmétique politique», en termes vulgaires de la statistique, comme il a procédé avec ses travaux proprement économiques. On hausse les épaules avec hargne sur la singularité des méthodes appliquées par Petty! En présence des méthodes burlesques que Lavoisier ¹⁷ lui-même appliquait encore cent ans plus tard dans ce domaine, en présence de la distance énorme qui sépare encore la statistique d'aujourd'hui du but que Petty lui avait magistralement assigné, cette prétention avantageuse à la supériorité, deux siècles après la fête, apparaît dans sa niaiserie toute nue.

¹⁵ Depuis « Et pour descendre des grandes choses aux petites ... » ce passage n'existe pas dans NM.

¹⁶ Petty a écrit son *Quantulumcumque...* en 1682 et l'a publié à Londres en 1695. *The political anatomy of Ireland* a été écrit en 1672 et publié à Londres en 1691.

¹⁷ Lavoisier a écrit des travaux économiques: *De la richesse territoriale du Royaume de France* (Paris, 1791), *Essai de la population de la ville de Paris...* et en collaboration avec le mathématicien Lagrange: *Essai d'arithmétique politique...* (Paris, 1791).

Les idées les plus importantes de Petty, dont on ne remarque presque rien dans l' « entreprise » de M. Dühring, ne sont, d'après celui-ci, que des inspirations sans suite, des pensées fortuites, des déclarations de circonstance, auxquelles on ne prête que de notre temps, en les citant hors de leur contexte, une importance qu'elles ne possèdent pas en elles-mêmes; elles ne jouent donc aucun rôle dans l'histoire *réelle* de l'économie politique, mais seulement dans des livres modernes qui sont au-dessous du niveau de la critique radicale de M. Dühring et de sa « manière de grand style d'écrire l'histoire ». Dans son « entreprise », il semble avoir envisagé un cercle de lecteurs animés de la foi du charbonnier, qui se gardent bien d'oser réclamer la preuve après l'affirmation. Nous allons y revenir immédiatement (à propos de Locke et de North), mais il nous faut d'abord, en passant, jeter un coup d'œil sur Boisguillebert et Law ¹⁸.

En ce qui concerne le premier, soulignons l'unique trouvaille propre à M. Dühring. Il a découvert une liaison ignorée jusqu'à lui entre Boisguillebert et Law. En effet, Boisguillebert prétend que dans les fonctions monétaires normales qu'ils accomplissent à l'intérieur de la circulation des marchandises, les métaux précieux pourraient être remplacés par de la monnaie de crédit (« un morceau de papier ») ¹⁹. Law, par contre, imagine qu'un « accroissement » arbitraire de ces « morceaux de papier » augmenterait la richesse d'une nation. Il s'ensuit pour M. Dühring que la « tournure de Boisguillebert recelait déjà en elle un nouveau tournant du mercantilisme », en d'autres termes recelait déjà Law. Et cela est lumineusement démontré de la façon suivante:

« il importait *seulement* d'assigner aux simples morceaux de papier le même rôle qu'auraient dû jouer les métaux précieux et, ainsi, se trouvait opérée immédiatement une métamorphose du mercantilisme ».

On peut de la même manière opérer immédiatement la métamorphose de mon oncle en ma tante. Sans doute, M. Dühring ajoute pour arranger les choses: « Toutefois, Boisguillebert n'avait pas une telle intention. » Mais comment diable pouvait-il avoir l'intention de remplacer sa propre conception rationaliste du rôle monétaire des métaux précieux par la conception superstitieuse des mercantilistes, pour la raison que selon lui les métaux précieux peuvent être remplacés dans ce rôle par du papier?

Pourtant, continue M. Dühring, avec son comique involontaire: « on peut cependant avouer que notre auteur fait avec bonheur, çà et là, une remarque vraiment pertinente. » (Page 83) ²⁰.

¹⁸ Suit dans NM ce titre: BOISGUILLEBERT ET LAW.

¹⁹ Pierre BOISGUILLEBERT: *Dissertation sur la nature des richesses, de l'argent et des tributs...*, chap. II, in: « Économistes financiers du XVIIIe siècle », Paris, 1843, p. 397.

²⁰ Suit dans M1:

On le voit: Dühring joue toujours au *privatdozent* vis-à-vis des auteurs anciens et il outrepassa encore ses fonctions en leur donnant des notes d'examen. On peut dire de M. Dühring lui-même qu'il a déjà « accompli la métamorphose moderne du mercantilisme », quoique nullement « subtile ». Il suppose, en effet, que même lorsque la production cesse de se mouvoir dans la forme de la production marchande l'argent continue à jouer son rôle.

Quant à Law, M. Dühring ne fait avec bonheur que « cette remarque vraiment pertinente ».

« On conçoit que Law n'ait jamais pu *éliminer* tout à fait lui non plus le fondement dernier (à savoir la base des métaux précieux), mais il a poussé à la dernière limite, c'est-à-dire jusqu'à l'effondrement du système, l'émission des billets (page 94) ».

En réalité, si les papillons de papier, simples signes monétaires, devaient voler dans le public, ce n'était pas pour «éliminer la base des métaux précieux», c'était au contraire pour l'attirer des poches du public dans les caisses vides de l'État ²¹.

Pour en revenir à Petty et au rôle effacé que M. Dühring lui fait jouer dans l'histoire de l'économie, voyons d'abord ce que l'on nous dit des successeurs immédiats de Petty, Locke et North. La même année, en 1691, parurent les

De Boisguillebert, Dühring passe à Law.

Law: Adam Smith, livre II, chap. 2, traitant des banques écossaises (où à l'occasion il critique aussi Law), - on avait institué aussi, entre autres, des banques de crédit nationales, - fait la remarque suivante:

« Pour rester logique avec son propre intérêt, une banque ne peut pas avancer à un négociant la totalité ou même la plus grande partie du capital circulant avec lequel il commerce; car, bien que ce capital lui revienne continuellement sous la forme d'argent et parte de lui sous la même forme, la totalité des rentrées est néanmoins trop éloignée de la totalité des sorties, et la somme des remboursements du commerçant n'égalerait pas la somme des avances de la banque à *l'intérieur des délais* modérés qui sont appropriés à la commodité d'une banque. Une banque aurait moins encore les moyens de lui avancer une partie considérable de son capital fixe, p. ex. du capital qu'utilise quelqu'un qui entreprend d'améliorer le sol... Les rentrées du capital fixe sont, dans presque tous les cas, beaucoup plus lentes que celles du capital circulant; et... elles reviennent très rarement à l'entrepreneur avant une période de longues années, période qui est beaucoup trop longue pour être appropriée à la commodité d'une banque.»

Dans sa critique de Law, M. Dühring remanie cela de la façon suivante: « La base d'un système monétaire ne pourrait en effet... jamais se composer de valeurs de capital qui ne représentent une grosse somme que du *fait* qu'elles anticipent largement sur l'avenir et que matériellement, pour le présent, elles n'apparaissent qu'avec une infime fraction de productions naturelles. Dans le jeu des productions économiques qui s'engrènent, le temps et *pour ainsi dire la cadence* jouent le rôle essentiel. Mais la monnaie proprement dite est quelque chose qui doit servir à la circulation instantanée et à la balance de relations immédiatement données... Ces idées simples, *bien qu'elles ne soient pas sises en surface*, contiennent la critique de toute tentative de détacher le système monétaire de la base des métaux précieux. » (p. 94.)

Premièrement l'affadissement présomptueux d'A. Smith, la traduction de ses idées précises en pure phraséologie, mais l'âne laisse voir ses oreilles à la fin du paragraphe. La raison pour laquelle le système monétaire ne peut pas être détaché « de la base des métaux précieux» est bien ailleurs que dans cette idée « non sise en surface». « Les utopistes qui veulent la marchandise, mais pas l'argent, qui veulent la production reposant sur l'échange privé sans les conditions nécessaires de cette production, sont donc logiques lorsqu'ils « anéantissent » l'argent non seulement sous sa forme palpable, mais sous la forme gazeuse d'élucubration, comme mesure des valeurs. Dans la mesure invisible des valeurs, l'argent sonnante et trébuchant est à l'affût. » (*Contribution à la critique de l'économie politique*, p. 47). Mais même *Le Capital* n'a pas réussi à éclairer les idées de M. Dühring sur l'argent.

²¹ Suit dans NM ce titre:

DE NOUVEAU PETTY, DITO LOCKE ET NORTH ET TOUT CE QUI SE PASSE CHEZ DÜHRING ENTRE 1691 ET 1752.

Considerations on Lowering of Interest and Raising of Money, de Locke et les *Discourses upon Trade*, de North ²².

« Ce qu'il [Locke] a écrit de l'intérêt et de la monnaie ne sort pas du cadre des réflexions qui avaient cours sous le règne du mercantilisme à propos des événements de la vie de l'État (page 64) ».

- Pour le lecteur de cet « exposé » il n'y aurait donc que des raisons lumineuses au fait que le *Lowering of Interest* de Locke a acquis une influence aussi considérable sur l'économie politique en France et en Italie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et cela en différentes directions.

« Sur la liberté du taux de l'intérêt, beaucoup d'hommes d'affaires avaient pensé la même chose [que Locke] et elle aussi, l'évolution de la situation produisait le penchant à considérer comme inefficaces les entraves au taux de l'intérêt. En un temps où un Dudley North pouvait écrire ses *Discourses upon Trade* dans la direction du libre-échange, il devait déjà pour ainsi dire y avoir dans l'air pas mal de choses qui fissent apparaître l'opposition théorique contre les limitations de l'intérêt comme n'ayant rien d'inouï (page 64) ».

Donc, Locke avait à repenser les pensées de tel ou tel « homme d'affaires » contemporain, ou bien à attraper des choses qui, de son temps, étaient « pour ainsi dire dans l'air », pour faire de la théorie sur la liberté de l'intérêt sans rien dire d' « inouï » ! Mais, en fait, Petty opposait, dès 1662, dans son *Treatise on Taxes and Contributions*, l'intérêt en tant que rente de l'argent, que nous appelons usure (*rent of money which we call usury*), à la rente de la propriété foncière et bâtie (*rent of land and houses*); face au propriétaire foncier, qui, certes, ne voulait pas sévir par des mesures législatives contre la rente foncière, mais bien contre la rente de l'argent, il enseignait ce qu'il y a de vain et de stérile à faire des lois civiles positives contre la loi de nature (*the vanity and fruitlessness of making civil positive law against the law of nature*) ²³. C'est pourquoi, dans son *Quantulumcumque Concerning Money* (1682), il proclame la réglementation légale de l'intérêt aussi niaise qu'une réglementation de l'exportation des métaux précieux ou du cours du change. Dans le même ouvrage, il dit des choses définitives sur le *Raising of money* (par exemple, la tentative de donner à un demi-shilling le nom de un shilling en frappant dans une once d'argent le double de shillings).

Quant au dernier point, il est seulement copié, ou peu s'en faut, par Locke et North. Mais en ce qui concerne l'intérêt, Locke se rattache au parallèle de Petty, entre l'intérêt de l'argent et la rente foncière, tandis que North, allant plus loin, oppose l'intérêt en tant que rente du capital (*rent of stock*) à la rente foncière et les lords de la finance aux landlords. Mais tandis que Locke ne prend la liberté de l'intérêt réclamée par Petty qu'avec des réserves, North

²² Suit dans M1:

Locke: De Petty, Dühring passe à Locke. Mais, à part un passage du Treaty concerning government de Locke faussement interprété, donc aussi faussement critiqué, et à part quelque verbiage sur ses conceptions mercantilistes (que, soit dit en passant, Barbon fustige dans son ouvrage contre Locke [16961], voici ce que nous apprenons sur l'ouvrage économique le plus important de Locke: Some considerations on the consequences of the lowering of interest and raising of money (1661).

²³ W. PETTY: *A treatise of taxes and contributions*... Londres, 1662, pp. 28-29.

la prend de façon absolue.

M. Dühring se surpasse lui-même, lorsque, lui qui est un mercantiliste encore plus acharné au sens « plus subtil », il se débarrasse des *Discourses upon Trade* de Dudley North ²⁴ avec cette remarque qu'ils sont écrits « dans la direction du libre-échange ». C'est comme si l'on disait de Harvey qu'il a écrit « dans la direction de la circulation du sang ». L'œuvre de North, abstraction faite de ses autres mérites, est une discussion de la doctrine du libre-échange toute classique, écrite avec une logique que rien n'arrête, tant en ce qui concerne le commerce extérieur que le commerce intérieur, certes «quelque chose d'inouï» en 1691 !

Au reste, M. Dühring nous expose que North était un « commerçant », de plus un mauvais garçon et que son oeuvre « n'a pu avoir de succès ». Il n'aurait plus manqué que cela qu'une oeuvre semblable ait eu du « succès » auprès de la canaille qui donnait le ton, au temps de la victoire définitive du système protectionniste en Angleterre! Ce qui n'empêcha cependant pas son action théorique immédiate, que l'on peut retrouver dans toute une série d'ouvrages économiques parus en Angleterre immédiatement après, quelques-uns même avant la fin du XVIIe siècle.

Locke et North nous ont démontré de quelle façon les premiers coups d'audace que Petty accomplit dans presque toutes les sphères de l'économie politique furent repris et développés un à un par ses successeurs anglais. Les traces de ce processus dans la période qui va de 1691 à 1752 s'imposent à l'observateur le plus superficiel par le simple fait déjà que toutes les œuvres économiques de quelque importance dans cette période ont comme point de départ positif ou négatif, Petty. C'est pourquoi cette période, pleine d'esprits originaux, est la plus importante pour l'étude de la genèse graduelle de l'économie politique. Elle est purement et simplement rayée de l'histoire par la « manière de grand style d'écrire l'histoire » qui impute à Marx comme un péché impardonnable d'avoir, dans *Le Capital*, fait tant de cas de Petty et des écrivains de cette période. De Locke, North, Boisguillebert et Law, elle passe tout de suite aux physiocrates et ensuite apparaît, à l'entrée du temple réel de l'économie politique, David Hume ²⁵. Avec la permission de M. Dühring, nous rétablirons l'ordre chronologique et nous replacerons donc Hume avant les physiocrates ²⁶.

²⁴ Dudley NORTH: *Discourses upon trade...* Londres, 1691, p. 4.

²⁵ Dans NM, on trouve, à la suite, le passage qui, dans la rédaction définitive du chapitre, se trouve placé pp. 288, l. 41 à 289, l. 10.

²⁶ Suit dans NM:

et non derrière eux, mais d'autre part, malgré l'interdiction très intéressée de M. Dühring, qui nous demande de ne pas léser « la propriété distinctive» d'un auteur en donnant les sources de sa sagesse (Cf. p. 50) nous prendrons avec Hume cette liberté qui contrevient aux règlements de police *.

DAVID HUME.

*Suit dans M1:

Valckenaer avait déjà tenté, il y a environ trente ans, de représenter Hume comme l'homme qui a posé la base de l'économie politique moderne, mais cela n'était pas fait avec une intention « perfide » comme chez Dühring, ce dont nous reparlerons bientôt.

Les *Essays* économiques de Hume ²⁷ ont paru en 1752. Dans les essais qui forment un tout: *Of Money, Of the Balance of Trade, Of Commerce*, Hume suit pas à pas, et souvent jusque dans de simples lubies, le livre de Jacob Vanderlint: *Money answers all things*, Londres, 1734. Si inconnu que ce Vanderlint soit resté pour M. Dühring, on en tient compte jusque dans les œuvres économiques anglaises de la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire de l'époque postérieure à Adam Smith.

De même que Vanderlint, Hume traite l'argent comme simple signe de valeur; il copie presque textuellement chez Vanderlint (et cela est important, car il aurait pu emprunter la théorie des signes de valeur à beaucoup d'autres livres), les raisons pour lesquelles la balance commerciale ne peut pas être continuellement défavorable ou favorable à un pays; il enseigne comme Vanderlint l'équilibre des balances, qui s'établit naturellement, selon les diverses positions économiques des différents pays; il prêche comme Vanderlint le libre-échange, mais avec un peu moins d'audace et de logique. Comme Vanderlint, mais avec moins de relief, il met en valeur les besoins comme moteurs de la production. Il suit Vanderlint dans l'influence sur les prix des marchandises qu'il attribue par erreur à la monnaie de crédit et à l'ensemble des valeurs d'État; il condamne avec Vanderlint la monnaie de crédit; comme Vanderlint, il fait dépendre les prix des marchandises du prix du travail, donc du salaire; il copie chez lui-même cette lubie que la thésaurisation maintient à un taux bas les prix des marchandises etc., etc.

Il y a longtemps que M. Dühring nous avait parlé à l'oreille avec un air sibyllin de la méprise que d'autres ont commise au sujet de la théorie de la monnaie chez Hume; il avait notamment fait des allusions menaçantes à Marx qui, par-dessus le marché, s'est permis sans autorisation d'indiquer les rapports secrets de Hume avec Vanderlint et avec un auteur que nous mentionnerons encore, J. Massie.

Voici ce qu'il en est de cette méprise. En ce qui concerne la théorie réelle de Hume sur l'argent, selon laquelle l'argent n'est que signe de valeur et par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, les prix des marchandises baissent en raison de l'accroissement de la quantité d'argent en circulation et montent en raison de sa diminution, M. Dühring ne peut, avec la meilleure volonté du monde, - et compte tenu de la manière lumineuse dont il a le secret - que répéter ce qu'ont dit par erreur ses prédécesseurs. Quant à Hume, après avoir présenté ladite théorie, il se fait à lui-même l'objection (Montesquieu, partant des mêmes prémisses, en avait déjà fait autant) ²⁸ qu'il est toutefois « certain » que depuis la découverte des mines d'Amérique, « l'industrie s'est accrue dans toutes les nations d'Europe, sauf chez les possesseurs de ces mines », et que cela « est dû également, entre autres causes, à l'accroissement de l'or et de l'argent ». Il explique ce phénomène en

²⁷ David HUME: *Essays, moral and political, and dialogues concerning natural religion*, vol. 4, *Political discourses*, Edimbourg, 1752.

²⁸ MONTESQUIEU: *De l'Esprit des lois*, Genève, 1748.

disant que « bien que le prix élevé des marchandises soit une conséquence nécessaire de l'accroissement de l'or et de l'argent, il ne suit cependant pas immédiatement cet accroissement, mais qu'un certain temps est nécessaire pour que l'argent circule dans tout l'État et fasse sentir ses effets sur toutes les couches de la population ». Dans cette période intermédiaire, il a une action bienfaisante sur l'industrie et le commerce. A la fin de cet exposé, Hume nous en dit aussi les raisons, bien que d'une façon beaucoup plus étroite que beaucoup de ses prédécesseurs et contemporains:

« Il est facile de suivre l'argent dans sa progression à travers toute la communauté, et nous trouverons alors qu'il doit aiguillonner le zèle de chacun *avant de faire monter le prix du travail* ²⁹ ».

En d'autres termes, Hume décrit ici l'effet d'une révolution dans la valeur des métaux précieux, exactement d'une dépréciation, ou, ce qui revient au même, d'une révolution dans la *mesure de valeur* des métaux précieux. Il en tire la conclusion exacte que dans la péréquation des prix des marchandises, qui ne se fait que peu à peu, cette dépréciation ne «fait monter le prix du travail», c'est-à-dire le salaire, qu'en dernière instance; qu'elle augmente donc le profit des marchands et des industriels aux dépens des ouvriers (ce qu'il trouve cependant tout à fait dans l'ordre) et qu'ainsi « elle aiguillonne le zèle ». Mais la question scientifique véritable: est-ce qu'une importation accrue des métaux précieux avec maintien de leur propre valeur agit sur les prix des marchandises et comment agit-elle? - cette question n'est même pas posée par Hume, qui confond n'importe quel « accroissement des métaux précieux» avec leur dépréciation. Hume fait donc très exactement ce que Marx lui attribue (*Contribution à la critique*, page 141). Nous reviendrons en passant sur ce point, mais occupons-nous auparavant de l'essai de Hume sur « l'Intérêt ».

Expressément dirigée contre Locke, la démonstration de Hume selon laquelle l'intérêt n'est pas réglé par la masse de l'argent existant, mais par le taux du profit, et ses autres éclaircissements sur les causes qui déterminent le niveau élevé ou bas du taux de l'intérêt, - tout cela se trouve d'une façon plus exacte et moins spirituelle dans un ouvrage paru en 1750, deux ans avant *l'Essay* de Hume: *An Essay on the Governing Causes of the Natural Rate of Interest wherein the sentiments of Sir W. Petty and Mr. Locke, on that head, are considered*. Son auteur est J. Massie, un auteur à bien des égards remuant et très lu, ainsi qu'on peut s'en rendre compte d'après la bibliographie anglaise de ce temps. L'explication du taux de l'intérêt donnée par Adam Smith est plus près de Massie que de Hume. L'un et l'autre, Massie et Hume, ne savent et ne disent rien de la nature du «profit», qui joue un rôle chez l'un et l'autre ³⁰.

²⁹ David HUME: *Essays and treatises on several subjects*, vol. 1, Londres, 1777, pp. 303-304.

³⁰ Suit dans M 2:

D'ailleurs, la présentation que M. Dühring donne de l'essai de Hume *On Interest* est absolument superficielle et en partie fausse.

« D'une manière générale, *pontifie M. Dühring*, on a procédé le plus souvent avec beaucoup de partialité dans l'appréciation portée sur Hume et on lui a prêté des idées qu'il n'avait absolument pas ».

Et M. Dühring nous donne lui-même plus d'un exemple frappant de ce « procédé »³¹.

Ainsi, par exemple, l'Essay de Hume sur l'intérêt commence par ces mots:

« Rien ne passe pour un signe plus sûr de l'état de prospérité d'un peuple que la modicité du taux de l'intérêt et à bon droit, bien que je croie que la cause en est tout autre que celle que l'on admet communément ». ³²

Donc, dès la première phrase, Hume cite l'opinion que la modicité du taux de l'intérêt est le signe le plus sûr de la situation prospère d'un peuple, comme un lieu commun devenu déjà banal de son temps. Et en effet, cette « idée » avait eu depuis Child cent bonnes années pour courir les rues, Par contre:

« Dans les opinions [de Hume] sur le taux de l'intérêt, il faut *essentiellement souligner l'idée* que celui-ci est le vrai baromètre de la situation [laquelle?] et que sa modicité est un signe presque infaillible de la prospérité d'un peuple (page 130). »

Quel est le « on » partial et prévenu qui parle ainsi? Personne d'autre que M. Dühring ³³.

³¹ Suit dans M 2:

Depuis le XVII^e siècle, la Hollande passait aux yeux des économistes anglais pour un pays modèle: sa richesse et son taux d'intérêt peu élevé les frappaient également. D'où, depuis Culpeper et Child, l'importance éminente accordée à la modicité du taux de l'intérêt.

Hume n'est pas un Dühring qui prétendrait faire d'une opinion déjà tombée dans la banalité une idée importante en se l'annexant. Il commence son essai sur l'intérêt par cette phrase qui contient déjà la réfutation la plus complète d'E. Dühring.

« Rien ne passe pour un signe plus sûr...

³² David HUME, op. cit., p. 313.

³³ Suit dans NM.

Autre exemple de la manière de procéder de ce même « on », qui montrera aussi pour qui ce « on » éprouve un si sublime dégoût devant le fait de citer les auteurs dont il tire argent! *

« Une autre raison », dit Hume, « de l'erreur populaire [selon laquelle la quantité d'argent déterminerait le taux de l'intérêt] semble être l'exemple de diverses nations, où, à la suite d'une acquisition soudaine d'argent et de métaux précieux du fait de conquête extérieure, l'intérêt est tombé, non seulement dans ces nations elles-mêmes, mais dans tous les États voisins dès que l'argent se fut répandu et insinué dans chaque coin». Dans la nation *conquérante*, l'argent tombe entre les mains de quelques oiseaux de proie qui essaient de le mettre en valeur en achetant de la terre ou en le prêtant à intérêt et ainsi « pour un court espace de temps se produit le même effet [c'est-à-dire un abaissement du taux de l'intérêt] que si un grand accroissement de l'industrie et du commerce avait eu lieu ». ** Mais cette apparence ne dure pas longtemps; même si l'on voit durer, par suite de la part d'argent pris en butin qui reste à la nation conquérante, une élévation correspondante du prix des marchandises, le taux de l'intérêt revient à son ancien niveau. ***

Mais en ce qui concerne les nations voisines qui se trouvent en relations commerciales avec la nation conquérante, la chute du taux de l'intérêt commence *ici après* (et non comme *On* l'interpolera *avant*) l'établissement de *l'équilibre* de leur bilan avec la nation conquérante, donc après qu'une partie du trésor que celle-ci a pillé se sera «dispersée entre les autres par le commerce. Mais cette chute du taux de l'intérêt» ne provient pas de l'accroissement de l'argent considéré parement en soi, mais de celui de l'industrie, effet naturel de

l'accroissement de l'argent, avant qu'il n'ait élevé le prix du travail et des moyens de subsistance nécessaires ». Cette augmentation de l'industrie, continue Hume, pourrait tout aussi bien avoir « d'autres causes », « bien que la quantité d'argent fût restée la même ». Comme nous l'avons vu précédemment à propos de l'essai *Of Money*, c'est ici derechef à la *dépréciation des métaux précieux* avant que tous les prix des marchandises et par suite en dernière analyse aussi le *salaires* aient subi les hausses correspondantes, qu'est attribué tout l'effet. Il n'existe pas pour Hume d'autre changement de la quantité d'argent, se présentant indépendamment de la dépréciation des métaux précieux, dans le cas de leur accroissement, ou de leur augmentation de valeur dans le cas de leur raréfaction. ****

*Suit dans M 2:

« Ainsi, par exemple, il est admis » [par Hume] « que la modification de la quantité d'argent peut influencer le taux de l'intérêt avant que l'équilibre mentionné ci-dessus ne se soit établi. » (130, 131.)

D'abord, M. Dühring égare doublement son lecteur par l' « équilibre mentionné ci-dessus » comme se rapportant à l' « équilibre » des bilans entre diverses nations. Mais, deuxièmement, en taisant les circonstances tout à fait particulières dans lesquelles, selon Hume, une modification de la quantité d'argent « pourrait nuire » au taux de l'intérêt.

**Suit dans M2:

« Or, la chute du taux de l'intérêt avait *diverses* causes dans le pays conquérant et dans les États voisins, mais, ni dans l'un ni dans les autres, nous ne pouvons attribuer cet effet uniquement à l'accroissement de l'or et de l'argent. »

***Suit dans M2:

Le phénomène traité ici par Hume n'a donc, selon sa propre opinion, absolument rien à faire avec le mouvement normal du taux de l'intérêt.

**** Suit dans M2:

M. Dühring, dans son « exposé » branlant, falsifie d'abord, d'une part en taisant entièrement la distinction que fait Hume entre les effets de l'argent acquis par la conquête et acquis par le commerce, d'autre part en faisant dire à Hume « *avant que* l'équilibre mentionné ci-dessus ne se soit établi » (à savoir l'équilibre du bilan monétaire entre nations différentes, c'est de celui-là seulement et non d'un autre qu'il était question « ci-dessus » chez Dühring), au lieu de: *après qu'il* s'est établi entre la nation conquérante et les nations voisines, c'est-à-dire après qu'une partie de l'argent de la première a afflué chez ces dernières, de sorte que chez elles le taux de l'intérêt tombe. Et s'il tombe, ce n'est pas parce que l'argent s'est accru, mais parce que son accroissement développe l'industrie, tant qu'il n'amène pas une augmentation générale des prix et notamment du salaire.

Tout ce développement de Hume dont nous ne donnons que des extraits et qu'il entreprend *expressément* pour dévoiler dans tout son néant l'une des raisons de l' « erreur populaire » selon laquelle la quantité d'argent déterminerait le taux de l'intérêt, la raison puisée dans l'exemple des nations qui pillent l'argent, etc. - tout ce développement apparaît chez M. « On » dans la petite phrase suivante:

« Ainsi il est p. ex. indiqué [par Hume] que la *modification* de la quantité d'argent peut influencer le taux de l'intérêt, *avant que l'équilibre* mentionné ci-dessus ne se soit établi. » (p. 131.)

Cette phrase qui, à parler exactement, ne contient pas un mot de vrai, sous cette forme, et ne laisse même pas présumer au lecteur ce que Hume dit en réalité, n'empêche pas M. Dühring de continuer tout d'une haleine:

« On voit *donc* qu'un Hume pensait avec plus de circonspection que ceux qui se réclamaient de lui pour soutenir leurs vues étroites ou leurs idéologies. » (p. 131.)

En fait M. Dühring a lui-même cette malchance que son idole Hume était un apôtre, toutefois un peu timoré, du libre-échange; que même des doctrinaires du libre-échange ont donc raison de se réclamer de lui, tandis que « on » est contraint de le falsifier de la façon que nous venons de stigmatiser pour « soutenir ses propres vues étroites et ses idéologies » empruntées aux mercantilistes « quelque peu subtils » du XIXe siècle.

Ce qui d'ailleurs provoque un étonnement naïf de notre historien critique, c'est que Hume, à propos de certaines idées heureuses, « ne s'en fait même pas passer pour l'auteur ». Voilà qui ne serait pas arrivé à M. Dühring.

Nous avons vu comment Hume confond tout accroissement du métal précieux avec cet accroissement qui est accompagné d'une dépréciation, d'une révolution dans sa propre valeur, donc dans la mesure de valeur des marchandises. Cette confusion était inévitable chez Hume, parce qu'il n'avait pas la moindre compréhension de la fonction des métaux précieux comme *mesure de valeur*. Il ne pouvait pas l'avoir parce qu'il ne savait absolument rien de la valeur elle-même. Le mot lui-même n'apparaît peut-être qu'une fois dans ses traités, et cela dans le passage où il défigure l'erreur de Locke selon laquelle les métaux précieux n'ont « qu'une valeur imaginaire », en disant « qu'ils ont essentiellement une valeur fictive ³⁴ ».

Ici, il est bien au-dessous non seulement de Petty, mais aussi de beaucoup de ses contemporains anglais. Il fait preuve du même « retard » lorsqu'il continue à célébrer, à la vieille mode, le « *négociant* » comme le premier moteur de la production, stade que Petty avait déjà dépassé depuis longtemps. En ce qui concerne l'assurance, donnée par M. Dühring, selon laquelle Hume se serait, dans ses traités, occupé des « rapports économiques principaux », il suffira de comparer l'ouvrage de Cantillon ³⁵ cité par Adam Smith (ouvrage paru comme les traités de Hume en 1752, mais bien des années après la mort de l'auteur) pour s'étonner de l'étroit horizon des travaux économiques de Hume. Hume, comme on l'a dit, reste respectable malgré le brevet que lui décerne M. Dühring, même dans le domaine de l'économie politique, mais il est ici rien moins qu'un chercheur original, tant s'en faut qu'il fasse époque. L'action de ses traités économiques sur les cercles cultivés de son temps ne venait pas seulement de la distinction de l'exposé, mais bien plus encore du fait qu'ils étaient une apothéose progressiste et optimiste de l'industrie et du commerce alors en train de s'épanouir, autrement dit de la société capitaliste qui tendait alors en Angleterre à s'élever rapidement: elle ne pouvait donc qu'y « applaudir ». Une simple indication suffira. Tout le monde sait avec quelle passion, précisément à l'époque de Fiume, le système des impôts indirects, exploité méthodiquement par le trop fameux Robert Walpole pour dégrever les propriétaires fonciers et les riches en général, fut combattu par la masse du peuple anglais. Dans son *Essai sur les impôts (Of Taxes)*, où Hume polémique, sans le nommer, contre son répondant Vanderlint qu'il a toujours présent à l'esprit et qui est l'adversaire le plus violent des impôts indirects et le promoteur le plus décidé de l'impôt foncier, on peut lire:

« Il faut qu'ils [les impôts de consommation] soient, en fait, des impôts très lourds et répartis de façon très irrationnelle pour que l'ouvrier ne soit pas en état de les payer en augmentant de zèle et d'esprit d'économie *sans augmenter le prix de son travail* ³⁶».

³⁴ David HUME, *op. cit.*, p. 314.

³⁵ Le livre de R. CANTELLON: *Essai sur la nature du commerce en général* a paru en 1755 et non en 1752. Adam Smith l'évoque dans *An inquiry in the nature...*

³⁶ David HUME, *op. cit.*, p. 367.

On croit entendre ici Robert Walpole en personne, surtout si on ajoute le passage de *l'Essai sur le crédit public* où, à propos de la difficulté de lever les impôts sur les créanciers de l'État, il est dit:

« La diminution de leur revenu ne saurait être *camouflée* sous l'apparence d'un simple article des octrois ou des douanes ³⁷ ».

Comme on pouvait s'en douter de la part d'un Écossais, l'admiration de Hume pour le profit bourgeois n'est nullement platonique. Pauvre diable -par extraction, il parvint à un revenu annuel de 1 000 bonnes livres, ce que M. Dühring, puisqu'il ne s'agit pas d'un Petty, exprime finement de la façon suivante:

« Grâce à une bonne *économie privée*, il était parvenu sur la base de moyens très restreints à n'être contraint d'écrire au gré de personne ».

Lorsque M. Dühring dit en outre :

« Il n'avait jamais fait la moindre concession à l'influence des partis, des princes ou des Universités »,

il faut certes avouer qu'autant qu'on sache, Hume n'a jamais fait des affaires littéraires en société avec un « Wagener » ³⁸, mais on sait du moins qu'il était un infatigable partisan de l'oligarchie whig, qu'il vénérât « *l'Église et l'État* » et qu'en récompense de ce mérite, il reçut d'abord le poste de secrétaire d'ambassade à Paris et plus tard, le poste incomparablement plus important et plus lucratif de sous-secrétaire d'État.

« Au point de vue politique, Hume a été et est resté toujours d'opinion conservatrice et strictement monarchiste. C'est pourquoi il n'a pas été accusé aussi durement d'hérésie que Gibbon, par les partisans de l'Église existante », dit le vieux Schlosser ³⁹.

« Cet égoïste de Hume, ce tripatouilleur de l'histoire » accuse les moines anglais de vivre grassement de l'aumône, sans femme ni enfant, « mais lui-même n'a jamais eu de famille ni de femme, et c'était un grand gaillard bien gras, gorgé des deniers publics sans les avoir jamais mérités par quelque service rendu à l'État », dit ce grossier plébéien de Cobbett ⁴⁰. « Dans la conduite *pratique* de la vie, Hume anticipe beaucoup dans des directions essentielles sur un Kant », dit M. Dühring.

Mais pourquoi attribue-t-on à Hume dans *l'Histoire critique* une position aussi exagérée? Tout simplement parce que ce « penseur sérieux et subtil » a l'honneur d'être le Dühring du XVIIIe siècle. Si un Hume sert à prouver que «

³⁷ Ibid., p. 379.

³⁸ Bismarck avait fait demander, par l'intermédiaire de son ami Wagener, un mémoire sur la question sociale à M. Dühring, et celui-ci s'empressa de l'écrire.

³⁹ F. C. SCHLOSSER: *Weltgeschichte für das deutsche Volk*, tome 17, Francfort-sur-le-Main, 1855, p. 76.

⁴⁰ William COBBETT: *A history of the protestant « Reformation » in England and Ireland...*, Londres, 1824, pp. 149, 116 et 130.

la création d'une branche entière de la science [l'économie] a été un acte de la philosophie éclairée», son rôle de précurseur fournit la meilleure garantie que cette branche entière de la science trouvera sa conclusion pour notre temps dans l'homme phénoménal qui a transformé la philosophie simplement «éclairée» en philosophie du réel absolument lumineuse et chez qui, tout à fait comme chez Hume, - ce qui

« sur le sol allemand est jusqu'ici sans précédent..., - le culte de la philosophie au sens étroit se trouve allié avec des efforts scientifiques en matière d'économie ».

Voilà pourquoi nous trouvons Hume, - certes respectable en tant qu'économiste, - gonflé jusqu'à devenir une étoile économique de première grandeur, dont l'importance n'a pu être méconnue dans le passé que par cette jalousie qui fait également le silence avec tant d'opiniâtreté sur les performances « décisives pour l'époque » de M. Dühring ⁴¹.

⁴¹ Suit dans NM:

V. LA PHYSIOCRATIE.

« Quesnay avait au moins donné quelque chose qu'on pourrait appeler un poème en concepts économiques» (p. 131). On ne saurait affirmer la même chose de M. Dühring, bien qu'il ait aussi son genre de poésie ou plutôt de fiction, que l'on peut étudier avec un succès particulier dans le chapitre sur la physiocratie.

D'abord, huit pages préalables de rabâchages sur la personne de Quesnay, etc., le nom de « physiocratie », etc. Après ce préambule de huit pages, M. Dühring continue:

« Ce que doit signifier chez Quesnay lui-même cette copie économique des rapports de production et de répartition, ne peut être indiqué que *si auparavant* on a étudié exactement les concepts directeurs qui lui sont propres sur la production des richesses. Cela est d'autant plus nécessaire que les idées en la matière ont été rendues jusqu'ici avec une imprécision si hésitante que, même dans les meilleurs comptes rendus, par exemple dans celui d'A. Smith, on ne saurait dûment reconnaître leurs traits essentiels... Ce serait donc rendre un mauvais service à la cause que de s'en tenir pour ces vues fondamentales aux comptes rendus faciles qui sont traditionnels.» (105.)

Suivent cinq pages entières, cinq pages pleines de toutes sortes de tournures grandiloquentes, de répétitions continues et d'un désordre calculé, pour dissimuler le fait que ce « compte rendu » supérieur à tout ce qu'on a vu jusqu'ici sur les vues fondamentales qui sont à la base du *Tableau économique* de Quesnay, contient les éclaircissements flambant neufs qui suivent: que Quesnay « suppose une seule classe productive, à savoir celle de ceux qui exécutent le travail agricole», qu'ils ne « sont productifs que parce qu'ils produisent plus qu'ils ne consomment au cours de leur activité », lequel « surplus, lequel produit net » (109) est dû à cette circonstance que « dans l'utilisation du sol, la nature récompense le travail de l'homme par plus que sa consommation personnelle, sa consommation nécessaire à ce travail» (107). A côté de cette classe productive, il y aurait la classe « des propriétaires... comme encaisseurs du fermage » (105), et enfin, la « classe stérile », celle de « ceux qui pratiquent une industrie» qui « ne confère à ses produits qu'autant de valeur qu'elle consomme de ce produit net [de l'agriculture] pendant son travail» (106, 107). Dans son chapitre sur Adam Smith, M. Dühring fait lui-même la somme de ce qu'il a compris des « vues fondamentales» de la physiocratie en ces termes: «Les physiocrates avaient regardé la nature *dans* le terrain agricole [!] comme la puissance productive *dans* le sens éminent, ils s'en étaient en outre tenus [!] à J'excédent sur la *consommation de l'agriculteur [!!]* et c'est pourquoi ils n'avaient à vrai dire même pas pris pour point de départ le travail agricole en tant que tel. Les forces de la nature avaient été pour eux le principal. » (148, 149.)

Il faudrait qu'il ait la tête dure, le potache qui ne tirerait pas davantage des « compilations scolaires les plus courantes » (109).

La « critique historique » (p. 9) opérant « du haut d'un système produit en propre » (l. c.) promettait: n° 1, un compte rendu des « vues fondamentales » de Quesnay qui serait à un

Comme on le sait, l'école *physiocratique* nous a laissé, avec le *Tableau économique* de Quesnay, une énigme sur laquelle jusqu'ici les critiques et les historiens de l'économie se sont, en vain, cassé les dents. Ce tableau, qui devait mettre en évidence la conception physiocratique de la production et de la circulation de l'ensemble de la richesse d'un pays, est resté suffisamment obscur pour les économistes qui ont suivi. Ici aussi, M. Dühring va éclairer définitivement notre lanterne. Ce que

« cette image économique des rapports de production et de répartition *doit signifier chez Quesnay lui-même* »,

dit-il, ne peut être expliqué que si

«*auparavant on a étudié exactement les idées directrices qui lui sont propres* ».

Et cela d'autant plus que ces idées n'auraient jusqu'ici été présentées qu'avec une « imprécision hésitante » et que, même chez Adam Smith, on n'en « peut reconnaître les traits essentiels ». M. Dühring va mettre fin une fois pour toutes à ces « comptes rendus faciles » qui sont de tradition. Et le voilà qui fait la leçon à son lecteur pendant cinq grandes pages, cinq pages dans lesquelles toutes sortes de tournures grandiloquentes, des répétitions continuelles et un désordre calculé doivent cacher ce fait fatal que M. Dühring en sait à peine, sur les « idées directrices » de Quesnay, autant qu'on peut trouver dans les « compilations scolaires les plus courantes », contre lesquelles il ne cesse de mettre en garde. N'est-ce pas un « des côtés les plus scabreux » de cette introduction que de voir le *Tableau*, que l'on ne connaît encore que de nom, à peine reniflé en passant, après quoi on se perd dans toutes sortes de « réflexions » comme, par exemple, « la distinction entre la mise en oeuvre et le résultat ». Si « on ne peut certes trouver cette distinction sous une forme définitive dans l'idée de Quesnay », M. Dühring nous en donnera, par contre, un exemple fulgurant dès que, de sa « mise en oeuvre » en forme de longue introduction, il passera à son « résultat » curieusement court d'haleine: l'explication du *Tableau* même. Donnons donc tout, mais *tout mot à mot*, ce que M. Dühring trouve bon de dire sur le *Tableau* de Quesnay.

Dans la « mise en oeuvre », M. Dühring dit:

niveau infiniment plus élevé que les « comptes rendus faciles qui sont traditionnels » pour nous préparer par là au n° II: à l'explication de ce que le *Tableau économique* «*devait signifier chez Quesnay lui-même* ». Un des aspects les plus critiques du préluce n° 1 consiste en ceci que, par parenthèse et en contrebande, le *Tableau économique* qu'on ne connaît encore que de nom est à peine reniflé et salué de grognements en passant, après quoi on s'enfuit et on se perd en « réflexions » sur ceci ou cela, par exemple sur la « distinction entre la mise en oeuvre et le résultat ». (109.) En fait, cette distinction est diablement palpable dès que M. Dühring ne peut enfin s'empêcher de passer de sa vaste mise en oeuvre n° 1 à son résultat court d'haleine n° 11. Nous donnerons donc tout, mais tout, mot à mot, ce qui se présente en sous-main sous le n° 1 et avec un air définitif sous le n° 11 au sujet du *Tableau économique*.

N° 1. PRÉLIMINAIRES INCIDENTS ET ACCESSOIRES SUR LE « TABLEAU ÉCONOMIQUE ».

« Il lui [à Quesnay] paraissait évident que l'on devait concevoir et traiter le revenu [M. Dühring venait juste de parler du produit net] comme une *valeur en argent*... Il rattachait aussitôt ses réflexions [!] aux *valeurs en argent* qu'il supposait comme résultats de la vente de tous les produits agricoles lors de leur passage hors de la première main. C'est de cette façon [!] qu'il opère dans les colonnes de son tableau avec quelques milliards»

(c'est-à-dire des valeurs en argent). Ainsi, nous avons appris trois fois que dans le *Tableau*, Quesnay opère avec les « valeurs en argent » des « produits agricoles », y compris celles du « produit net » ou « rapport net ». On peut lire plus loin:

« Si Quesnay avait pris le chemin d'une façon de voir réellement naturelle et s'il s'était affranchi non seulement de la considération des métaux précieux et de la quantité d'argent, mais aussi de celle des *valeurs en argent*... Mais ainsi il ne calcule qu'avec des *sommes de valeurs* et il s'est représenté [!] *a priori* le produit net comme *une valeur en argent*».

Donc, pour la quatrième et la cinquième fois: dans le *Tableau*, il n'y a que des valeurs en argent!

« Il [Quesnay] a obtenu celui-ci [le produit net] en retranchant les dépenses et essentiellement [voilà un compte rendu qui n'est pas traditionnel, mais d'autant plus facile] en *pensant* [!] à cette valeur qui revient au propriétaire foncier comme rente ».

Nous n'avons toujours pas avancé d'un pas; mais maintenant cela va venir:

« D'autre part, le produit net passe *maintenant aussi* [ce maintenant aussi est une perle!] comme objet naturel dans la circulation et, de cette manière, il devient un élément qui sert à entretenir... la classe désignée comme stérile. Ici, on peut aussitôt [!] remarquer la confusion qui naît du fait que dans un cas c'est la valeur en argent, dans l'autre la chose elle-même qui détermine le cheminement de la pensée ».

En général, semble-t-il, toute circulation de marchandise souffre de cette « confusion » que les marchandises y entrent simultanément comme « objet naturel » et comme « valeur en argent ». Mais nous tournons toujours en rond autour des « valeurs en argent », puisque «Quesnay veut éviter une double évaluation du revenu économique ».

Que M. Dühring nous excuse: en bas, dans l' « analyse » du *Tableau* de Quesnay ⁴², figurent les diverses sortes de produits comme « objets naturels » et, plus haut, dans le *Tableau* lui-même, leur valeur en argent. Plus tard, Quesnay a même fait inscrire par son assistant, l'abbé Baudeau ⁴³, les objets naturels eux-mêmes directement dans le tableau à côté de leurs valeurs en argent ⁴⁴.

⁴² L'Analyse *du* tableau économique de QUESNAY fut publiée pour la première fois dans la revue des physiocrates: *Journal de l'agriculture, commerce, arts et finances* en 1766. Le texte en est reproduit dans Eugène DAIRE: *Physiocrates...*, 1re partie, Paris, 1846, pp. 57-66.

⁴³ Le travail de l'abbé BAUDEAU. Explication du tableau économique fut publié en 1767 dans la revue: *Ephémérides du Citoyen ou Chronique de l'esprit national*. Cf. DAIRE: *Physiocrates*, 2' partie, Paris, 1846, pp. 864-867.

⁴⁴ Suit dans NM:

Mais, de son côté, M. Dühring a déjà de nouveau tourné le dos au *Tableau* économique qui n'est pour ainsi dire que reniflé ici en passant et il répète à mainte reprise, car repetitio

Après tant de « mise en œuvre » enfin le « résultat ». Écoutez, braves gens:

« Pourtant l'inconséquence [par rapport au rôle attribué par Quesnay aux propriétaires fonciers] apparaît immédiatement, dès que l'on demande ce qu'il advient, dans la circulation économique, du produit net approprié comme rente. Seuls une confusion et un arbitraire poussés jusqu'au mysticisme expliquent les idées des physiocrates et le Tableau économique ».

Tout est bien qui finit bien. M. Dühring ne sait donc pas « ce qu'il advient dans la circulation économique (que présente le Tableau) du produit net approprié comme rente ».

Le Tableau est pour lui la «quadrature du cercle». Il avoue ne pas comprendre l'a, b, c, de la physiocratie. Après avoir tourné autour du pot, moulu du vent, bondi de droite et de gauche, après s'être lancé dans des arlequinades, des épisodes, des diversions, des répétitions et des tours de cartes étourdissants, après tout ce manège qui n'avait pas d'autre but que de nous préparer à la formidable révélation « du sens du Tableau chez Quesnay lui-même » - en conclusion de tout cela, M. Dühring avoue honteusement qu'il n'en sait rien lui-même.

Une fois secoué ce douloureux secret, noir souci qui, comme le dit Horace, chevauchait en croupe derrière lui par le pays des physiocrates, notre « penseur sérieux et subtil » embouche à nouveau allégrement la trompette: « Les lignes que Quesnay trace en tous sens (il y en a six en tout et pour tout!) dans son Tableau, d'ailleurs assez simple [!], et qui doivent représenter la circulation du produit net », poussent à se demander si « dans ces étranges combinaisons de colonnes », il ne s'est pas glissé du merveilleux mathématique et elles rappellent que Quesnay s'était occupé de la quadrature du cercle, etc. Comme ces lignes, malgré toute leur simplicité, restent de son propre aveu incompréhensibles à M. Dühring, il est obligé, à sa manière habituelle, de les diffamer, après quoi il peut donner sans crainte le coup de grâce au fâcheux Tableau: « En considérant le produit net sous cet aspect des plus scabreux», etc. L'aveu forcé qu'il ne comprend rien au Tableau économique, rien au « rôle » joué par le produit net qui y figure - voilà ce que M. Dühring « appelle l'aspect des plus scabreux du produit net »! Quel humour macabre ⁴⁵ !

Mais, afin que nos lecteurs ne restent pas dans la même cruelle incertitude au sujet du Tableau de Quesnay, comme c'est nécessairement le cas de ceux

mater studiorum, que, selon Quesnay, « la productivité vient de la nature», y rattache une nouvelle étude du terme de « physiocratie », rappelle que « Quesnay avait été élevé à la campagne et avait toujours une inclination particulière pour la vie rustique» (107), reprend d'un mot ses «subtiles réflexions» sur les « concepts directeurs » de Quesnay, réflexions qui doivent préparer l'interprétation du Tableau et les termine en «pensant à la différence entre mise en oeuvre et résultat ».

N° 11 CONSIDÉRATIONS DÉFINITIVES SUR LE TABLEAU ÉCONOMIQUE.

⁴⁵ Suit dans NM ce titre:

BREF ÉCLAIRCISSEMENT SUR CE QUE LE TABLEAU ÉCONOMIQUE SIGNIFIE CHEZ QUESNAY LUI-MÊME.

qui puisent, de « première main », leur sagesse économique chez M. Dühring, voici, en bref, quelques indications ⁴⁶.

On sait que chez les physiocrates, la société se divise en trois classes: 1. La classe productive, c'est-à-dire celle dont l'activité dans l'agriculture est réelle, les fermiers et les ouvriers agricoles; on les appelle productifs parce que leur travail laisse un excédent: la rente; 2. La classe qui s'approprie cet excédent et comprend les propriétaires fonciers avec leur domesticité; le prince avec, d'une manière générale, les fonctionnaires payés par l'État; et, en fin de compte, l'Église en sa qualité particulière de corps s'appropriant la dîme. Pour abrégé, nous désignerons dans la suite la première classe simplement comme « fermiers », la deuxième comme « propriétaires fonciers »; 3. La classe industrielle ou stérile, - stérile parce que, selon l'opinion des physiocrates, elle n'ajoute aux matières premières à elle fournies par la classe productive que juste autant de valeur qu'elle en consomme sous la forme des moyens de subsistance à elle fournis par la même classe. Dès lors, le *Tableau* de Quesnay doit illustrer la façon dont l'ensemble du produit annuel d'un pays (en fait, la France) circule entre ces trois classes et sert à la reproduction annuelle,

La première hypothèse du *Tableau* est que le système du fermage, et avec lui la grande agriculture au sens du temps de Quesnay, soit universellement répandu, point pour lequel la Normandie, la Picardie, l'Île-de-France et quelques autres provinces françaises lui servent de modèle. Le fermier apparaît en conséquence comme le dirigeant réel de l'agriculture, il représente dans le *Tableau* toute la classe productive (pratiquant l'agriculture) et il paye au propriétaire foncier une rente en argent. L'ensemble des fermiers se voit attribuer une mise de fonds ou masse de 10 milliards de livres dont un cinquième, soit 2 milliards, de fonds de roulement à remplacer chaque année, estimation pour laquelle les fermes les mieux cultivées des provinces mentionnées ont été une fois encore déterminantes.

Autres hypothèses: 1. Que les prix soient constants et la reproduction simple, pour raison de simplicité; 2. Que toute circulation n'ayant lieu qu'à l'intérieur d'une classe particulière soit exclue et qu'on ne considère que la circulation de classe à classe; 3. Que tous les achats ou ventes qui ont lieu de classe à classe, au cours de l'année d'exploitation, soient rassemblés en un total unique. On se rappellera enfin qu'à l'époque de Quesnay, en France comme plus ou moins dans toute l'Europe, l'industrie domestique propre de la famille paysanne fournissait la partie de beaucoup la plus considérable de ses besoins autres que les besoins alimentaires et qu'en conséquence, on la suppose ici comme accessoire normal de l'agriculture.

Le point de départ du *Tableau* est la récolte dans son ensemble, le produit brut des fruits annuels du sol, qui figure en conséquence tout en haut, ou la « reproduction totale » du pays, en l'espèce de la France. La grandeur de valeur de ce produit brut est estimée d'après les prix moyens des fruits du

⁴⁶ Le paragraphe qui suit manque en entier dans NM.

sol dans les nations commerçantes. Elle se monte à cinq milliards de livres, somme qui, d'après les estimations statistiques possibles à l'époque, exprime à peu près la valeur en argent du produit brut de l'agriculture en France. Telle est, très exactement, la raison pour laquelle Quesnay « opère » dans son *Tableau* « avec quelques milliards », à savoir cinq, et non pas avec cinq livres tournois.

Le produit brut intégral, d'une valeur de cinq milliards, se trouve donc dans les mains de la classe productive, c'est-à-dire, en premier lieu, des fermiers qui l'ont produit en dépensant un fonds de roulement annuel de deux milliards correspondant à une mise de fonds de dix milliards. Les produits agricoles, denrées alimentaires, matières premières, etc., qui sont nécessaires au remplacement du fonds de roulement, donc aussi à l'entretien de toutes les personnes directement occupées dans l'agriculture, sont soustraits en nature de la récolte totale et dépensés pour la production agricole nouvelle. Étant donné, comme nous l'avons dit, qu'on suppose des prix constants et une reproduction simple à l'échelle une fois fixée, la valeur en argent de cette partie prélevée sur le produit brut est égale à deux milliards de livres. Cette partie n'entre donc pas dans la circulation générale. Car, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, dans la mesure où elle se produit à *l'intérieur* des limites de chaque classe particulière, et non entre des classes différentes, la circulation est exclue du *Tableau*.

Après remplacement du fonds de roulement à l'aide du produit brut, il reste un excédent de trois milliards, dont deux en denrées alimentaires et un en matières premières. Mais la rente que les fermiers ont à payer aux propriétaires fonciers ne se monte qu'aux deux tiers, soit deux milliards. Pourquoi ces deux milliards figurent seuls sous la rubrique « produit net » ou « revenu net », nous le verrons bientôt.

En dehors de la « reproduction totale » de l'agriculture, pour une valeur de cinq milliards, dont trois entrent dans la circulation générale, il y a encore, *avant* le début du mouvement représenté dans le *Tableau*, tout le « pécule » de la nation, deux milliards d'argent liquide, entre les mains des fermiers. Voici ce qu'il en est.

Comme le point de départ du *Tableau* est la récolte dans son ensemble, il constitue également le point d'aboutissement d'une année économique, par exemple l'année 1758, après laquelle commence une nouvelle année économique. Pendant cette nouvelle année 1759, la partie du produit brut destinée à la circulation se répartit, grâce à une série de paiements, d'achats et de ventes isolés, entre les deux autres classes. Ces mouvements successifs, sporadiques et qui s'étendent sur toute une année, sont condensés toutefois, - comme il fallait que cela fût en tout cas pour le *Tableau*, - en quelques actes caractéristiques dont chacun embrasse d'un seul coup une année entière. Ainsi, à la fin de l'année 1758, l'argent que la classe des fermiers a payé pour l'année 1757 sous forme de rente aux Propriétaires fonciers, a reflué vers elle (le *Tableau* lui-même montrera comment cela se produit), et c'est ainsi que ces deux milliards peuvent être,

en 1759, jetés à nouveau dans la circulation. Or, comme cette somme, ainsi que le remarque Quesnay, est bien plus grande qu'il n'est nécessaire pour la circulation totale du pays (la France) dans la réalité, où en effet les paiements se répètent continuellement par fractions, les deux milliards de livres qui se trouvent entre les mains des fermiers représentent la somme totale de l'argent circulant dans la nation.

La classe des propriétaires fonciers qui empochent la rente apparaît tout d'abord, comme c'est encore éventuellement le cas aujourd'hui, dans le rôle de partie prenante à des paiements. D'après l'hypothèse de Quesnay, les propriétaires fonciers proprement dits ne touchent que $\frac{4}{7}$ de la rente de deux milliards, $\frac{2}{7}$ vont au gouvernement et $\frac{1}{7}$ aux décimateurs. Du temps de Quesnay, l'Église était le plus grand propriétaire foncier de France et touchait en outre la dîme de tout le reste de la propriété foncière.

Le capital d'exploitation (avances annuelles) dépensé pendant une année entière par la classe «stérile» consiste en matières premières d'une valeur d'un milliard, en matières premières seulement, puisque les outils, les machines, etc., comptent parmi les produits de cette classe elle-même. Quant aux rôles multiples que jouent ces produits dans la pratique des industries de cette classe, ils ne concernent pas plus le *Tableau* que la circulation de marchandises et d'argent qui se produit exclusivement à l'intérieur des limites de la classe. Le salaire du travail grâce auquel la classe stérile transforme les matières premières en marchandises manufacturées est égal à la valeur des moyens d'existence qu'elle reçoit en partie directement de la classe productive, en partie indirectement par l'intermédiaire des propriétaires fonciers. Bien qu'elle se décompose elle-même en capitalistes et en salariés, elle est, d'après la conception fondamentale de Quesnay, dans son ensemble de classe, à la solde de la classe productive et des propriétaires fonciers. L'ensemble de la production industrielle et par suite aussi l'ensemble de sa circulation qui se répartit sur l'année suivant la récolte, sont également synthétisés en un total unique. C'est pourquoi on a supposé qu'au début du mouvement représenté dans le *Tableau*, la production marchande annuelle de la classe stérile se trouve tout entière entre ses mains, donc que tout son fonds de roulement, ou matières premières d'une valeur d'un milliard, a été transformé en marchandises d'une valeur de deux milliards, dont la moitié représente le prix des moyens d'existence consommés pendant cette transformation. Ici, l'on pourrait faire une objection: mais la classe stérile consomme pourtant aussi des produits industriels pour ses propres besoins domestiques; où figurent-ils donc, si l'ensemble de son propre produit passe aux autres classes par la circulation? Sur ce point, on nous répond: non seulement la classe stérile consomme elle-même une partie de ses propres marchandises, mais en outre, elle cherche encore à en conserver le plus possible. Elle vend donc ses marchandises jetées dans la circulation au-dessus de leur valeur réelle, et il faut qu'elle le fasse, puisque nous estimons ces marchandises comme valeur totale de sa production. Mais pourtant cela ne change rien aux constatations du *Tableau*, puisque les deux autres classes ne reçoivent les denrées manufacturées qu'à concurrence de la valeur de leur production totale.

Nous connaissons donc maintenant la position économique des trois classes diverses au début du mouvement que représente le *Tableau*.

La classe productive, après remplacement en nature de son capital d'exploitation, dispose encore de trois milliards de produit agricole brut et de deux milliards d'argent. La classe des propriétaires fonciers ne figure d'abord qu'avec son droit à une rente de deux milliards sur la classe productive. La classe stérile dispose de deux milliards de denrées manufacturées. Une circulation qui n'intéresse que deux de ces trois classes s'appelle chez les physiocrates une circulation imparfaite, une circulation qui intéresse les trois classes s'appelle une circulation parfaite.

Passons maintenant au *Tableau économique* lui-même.

Première circulation (circulation imparfaite): les fermiers paient aux propriétaires fonciers, sans contrepartie, la rente qui leur revient soit deux milliards d'argent. Avec l'un de ces milliards, les propriétaires fonciers achètent des moyens d'existence aux fermiers, vers lesquels reflue ainsi une moitié de l'argent dépensé pour payer la rente.

Dans son *Analyse du Tableau économique*, Quesnay ne parle pas plus longuement de l'État, qui touche deux septièmes, et de l'Église, qui touche un septième de la rente foncière, car leurs rôles sociaux sont universellement connus. En ce qui concerne les propriétaires fonciers proprement dits, il dit que leurs dépenses, dans lesquelles figurent aussi celles de tous les gens à leur service, sont, au moins pour la partie la plus grande et de beaucoup, des dépenses stériles, à l'exception de cette part minime qui est employée « pour la conservation et l'amélioration de leurs biens et pour en accroître la culture ». Mais d'après « le droit naturel », leur fonction propre est précisément d'être chargés « des soins de la régie et des dépenses pour les réparations de leur patrimoine »⁴⁷, ou encore, comme on l'expose par la suite, elle consiste dans les avances foncières, c'est-à-dire dans les dépenses qu'ils font pour préparer le sol et pourvoir les fermes de tous les accessoires qui permettent au fermier de consacrer exclusivement la totalité de son capital à l'entreprise de culture effective.

Deuxième circulation (circulation parfaite): Avec le deuxième milliard d'argent qui se trouve encore entre leurs mains, les propriétaires fonciers achètent des denrées manufacturées à la classe stérile, et celle-ci, avec l'argent ainsi perçu, achète aux fermiers des moyens d'existence pour un montant égal.

Troisième circulation (circulation imparfaite). Avec un milliard d'argent, les fermiers achètent à la classe stérile pour un montant égal de denrées manufacturées; une grande partie de ces marchandises consiste en outils agricoles et autres moyens de production nécessaires à la culture. La classe stérile renvoie le même argent aux fermiers en achetant avec un milliard des

⁴⁷ Eugène DAME: *Physiocrates*, 1re partie, p. 68.

matières premières pour le remplacement de son propre capital d'exploitation. Ainsi les deux milliards d'argent que les fermiers ont dépensés pour le paiement de la rente leur sont revenus et le mouvement est terminé. Et ainsi est résolue la grande énigme, la question de savoir « ce qu'il advient donc du produit net approprié sous forme de rente » dans la circulation économique.

Nous avons plus haut, au début du processus, un excédent de trois milliards entre les mains de la classe productive. Deux seulement ont été payés comme produit net aux propriétaires fonciers sous forme de rente. Le troisième milliard de l'excédent constitue l'intérêt de la mise de fonds totale des fermiers, soit, pour dix milliards, dix pour cent. Ils ne tirent pas cet intérêt, - notez-le bien, - de la circulation; il se trouve en nature entre leurs mains, et ils ne font que le réaliser par la circulation en le convertissant grâce à elle en denrées manufacturées de valeur égale.

Sans cet intérêt, le fermier, agent principal de l'agriculture, n'avancerait pas à cette dernière la mise de fonds. De ce point de vue déjà, l'appropriation par le fermier de la partie de *l'excédent* de revenu agricole représentant l'intérêt est, d'après les physiocrates, une condition de la reproduction tout aussi nécessaire que la classe des fermiers elle-même et par suite cet élément ne peut pas compter dans la catégorie du « produit net » ou « revenu net » national; car ce dernier est caractérisé précisément par le fait qu'il peut être consommé sans égard aux besoins immédiats de la reproduction nationale. Mais d'après Quesnay, ce fonds d'un milliard sert pour la majeure partie aux réparations et aux renouvellements partiels de la mise de fonds qui deviennent nécessaires en cours d'année; il sert en outre de fonds de réserve contre les accidents; il sert enfin, où c'est possible, à l'enrichissement de la mise de fonds et du capital d'exploitation ainsi qu'à l'amélioration du sol et à l'extension de la culture.

Tout le processus est, certes, « assez simple ». Ont été jetés dans la circulation: par les fermiers, deux milliards d'argent pour le paiement de la rente et trois milliards de produits, dont deux tiers de moyens d'existence et un tiers de matières premières; par la classe stérile, pour deux milliards de denrées manufacturées. Sur les moyens d'existence d'un montant de deux milliards, une moitié est consommée par les propriétaires fonciers et leur domesticité, l'autre par la classe stérile en paiement de son travail. Les matières premières, pour un milliard, remplacent le capital d'exploitation de cette même classe. Des denrées manufacturées en circulation qui ont un montant de deux milliards, une moitié revient aux propriétaires fonciers, l'autre aux fermiers, pour lesquels elle n'est qu'une forme métamorphosée de l'intérêt de leur mise de fonds, intérêt tiré en première main de la reproduction agricole. Quant à l'argent que le fermier a mis en circulation en payant la rente, il lui revient par la vente de ses produits et c'est ainsi que le même cycle peut être parcouru derechef dans l'année économique qui

suit ⁴⁸.

Que l'on admire maintenant la description «réellement critique» de M. Dühring, si infiniment supérieure au «compte rendu facile qui est de tradition ». Après nous avoir représenté cinq fois de suite d'un air mystérieux combien il est délicat de voir Quesnay n'opérer dans le Tableau qu'avec des valeurs en argent, ce qui d'ailleurs s'est avéré faux, il en arrive, en fin de compte, à ce résultat que, dès qu'il demande « ce qu'il advient dans la circulation économique du produit net approprié sous forme de rente», il ne s'explique le Tableau économique « que par une confusion et un arbitraire poussés jusqu'au mysticisme ». Nous avons vu que le Tableau, cet exposé, aussi simple que génial pour son temps, du processus annuel de reproduction, tel qu'il se fait par l'intermédiaire de la circulation, dit d'une façon très exacte ce qu'il advient de ce produit net dans la circulation économique, et ainsi le « mysticisme », la « confusion et l'arbitraire » restent, une fois de plus, uniquement à la charge de M. Dühring comme « côté entre tous scabreux » et seul « produit net » de ses études physiocratiques.

M. Dühring est tout aussi familier avec l'influence historique des physiocrates qu'il l'est avec leur théorie. « Avec Turgot », nous enseigne-t-il, « la physiocratie avait trouvé son couronnement pratique et théorique, en France ». Mais que Mirabeau ait été essentiellement physiocrate dans ses conceptions économiques, qu'il ait été la première autorité en économie à l'Assemblée constituante de 1789, que dans ses réformes économiques, cette assemblée ait fait passer une grande partie des thèses physiocratiques de la théorie dans la pratique, et, notamment, qu'elle ait mis un fort impôt sur le produit net approprié « sans contrepartie » par la propriété foncière, c'est-à-dire sur la rente foncière, tout cela n'existe pas pour « un » Dühring.

De même qu'une longue rature sur la période de 1691 à 1752 a supprimé tous les prédécesseurs de Hume, de même une autre rature biffe, dans l'intervalle de Hume à Adam Smith, sir James Steuart. De toute son oeuvre grandiose qui, abstraction faite de son importance historique, a enrichi durablement le domaine de l'économie politique ⁴⁹, il n'y a pas une syllabe dans l'« entreprise » de M. Dühring. En revanche, il adresse à Steuart la plus grosse injure qui figure dans son lexique en disant qu'il a été « un professeur » du temps d'A. Smith. Malheureusement, cette diffamation est pure invention. Steuart était, en fait, un grand propriétaire foncier écossais qui, banni de Grande-Bretagne pour avoir soi-disant pris part à la conjuration des Stuart, mit à profit son séjour prolongé et ses voyages sur le continent pour se familiariser avec la situation économique de divers pays ⁵⁰.

⁴⁸ Le paragraphe qui suit manque en entier dans NM, par contre il est remplacé par ce titre: RETOUR AU PUISSANT DÜHRING.

⁴⁹ James STEUART: An inquiry into *the principles of political economy*, Londres, 1767.

VI. ADAM SMITH

⁵⁰ Suit dans NM:

Bref, selon l'Histoire critique, tous les économistes du passé n'ont eu que cette valeur: ou bien donner des « rudiments » aux assises plus profondes et « décisives » de M. Dühring, ou bien lui fournir, par leur démerite, un repoussoir. Toutefois il y a, même en économie, quelques héros qui constituent non seulement les « rudiments » des « assises plus profondes », mais les principes à partir desquels elles se sont, comme il est prescrit dans la philosophie de la nature, non pas « développées », mais vraiment « composées »; notamment, cette « célébrité incomparablement éminente » de *List* qui, pour le plus grand bien des fabricants allemands, a enflé d'un verbe « plus puissant » les doctrines mercantilistes « quelque peu subtiles » d'un Ferrier et d'autres ; puis *Carey* qui, dans la phrase suivante, met à nu le fond sincère de sa sagesse:

« Le système de Ricardo est un système de discorde... Il aboutit à produire l'hostilité des classes... Son ouvrage est le manuel du démagogue qui aspire au pouvoir moyennant le partage des terres, la guerre et le pillage ⁵¹ ».

Enfin c'est, pour la bonne bouche, l'esprit brouillon de la City de Londres, *Mac Leod*. ⁵²

Le talent qu'a M. Dühring de prendre au sérieux la banalité n'est dépassé que par son talent de prendre banalement les choses importantes. On ne trouve donc dans son chapitre sur Adam Smith rien qui vaille la peine d'être cité, sinon la phrase:

« L'idée qu'à la différence des causes purement économiques, il y a aussi des causes sociales de la *détermination des prix*, ou, en d'autres termes, qu'il y a un tribut social en vertu duquel *l'appropriation sans contre-prestation* constitue un élément nécessaire des phénomènes économiques, n'est devenue parfaitement claire que dans les formules critiques les plus récentes de la doctrine économique, c'est-à-dire dans *la doctrine de la valeur de mon système*. » (152.) *

D'où il résulte « avec une clarté parfaite » que M. Dühring n'a pas plus compris Adam Smith et même ses successeurs que la physiocratie, et que ce serait donc du temps perdu que de s'arrêter plus longtemps à ses flux de bouche sur Malthus, Ricardo, Sismondi, etc. **

VII. FIN DANS L'EFFROI

*Suit dans M1:

(Le gaillard s'approprie donc derechef, sur la base de ce système, l'idée surannée selon laquelle la rente foncière est la cause et non l'effet du prix.) Ce qui ressort en tout cas clairement de cette phrase, c'est que, jusqu'à l'heure présente, la nature de la valeur et de la plus-value n'est pas restée moins incompréhensible à M. Dühring que le *Tableau économique* de Quesnay.

**Suit dans M1:

Et de s'étendre sur ce que M. Dühring apporte au sujet de Malthus, Ortes, Ricardo, Sismondi, etc., à moins que ce ne soit avec cette fin fort accessoire de démontrer comment il reproduit en les caricaturant les sources originales, bonnes ou mauvaises, pour y gagner lui-même l'apparence, - même s'il l'est en fait, au sens de Goethe, - « d'un sot de son propre chef ».

⁵¹ Henry Charles CAREY: *The past, the present, and the future*, Philadelphie, 1848, pp. 74-75.

⁵² Suit dans M1:

Quoi de plus juste et de plus normal qu'après s'être constamment nommé l'économiste du présent et de l'avenir qui fait époque, M. Dühring n'oublie pas non plus de nommer les économistes qui font époque dans le passé!

Dans NM:

En conclusion, les gens qui, dans le présent et dans le proche avenir, voudront étudier l'histoire de l'économie politique, continueront à s'entourer de garanties plus sûres en se familiarisant avec les « délayages », les « platitudes » et les « vagues brouets » des « compilations scolaires les plus courantes » qu'en se fiant à la « manière de grand style d'écrire l'histoire » propre à M. Dühring.

Que ressort-il donc, en fin de compte, de notre analyse du système d'économie politique « créé en propre » par M. Dühring? Uniquement le fait qu'avec tous ces grands mots et ces promesses encore plus formidables, nous avons été dupés tout autant que dans la Philosophie. La théorie de la valeur, cette « pierre de touche de la solidité des systèmes économiques », a abouti à ceci que M. Dühring entend par valeur cinq sortes de choses totalement différentes et en contradiction flagrante les unes avec les autres; que donc, au meilleur cas, il ne sait pas lui-même ce qu'il veut. Les « lois naturelles de toute économie » annoncées avec tant de pompe se sont avérées platitudes de la pire espèce, connues de tout le monde et même pas toujours exactement comprises. La seule explication des faits économiques que le « système créé en propre » soit capable de nous donner, c'est qu'ils sont des résultats de la « violence », formule qui sert, depuis des millénaires, au philistin de toutes les nations à se remettre de tous les ennuis qui lui arrivent et qui ne nous en apprend pas plus long qu'avant. Au lieu d'étudier cette violence dans son origine et ses effets, M. Dühring nous suggère de nous consoler, en toute gratitude, avec le simple *mot* de « violence » comme cause dernière et définitive explication de tous les phénomènes économiques. Contraint de donner d'autres éclaircissements sur l'exploitation capitaliste du travail, il la présente d'abord, en général, comme reposant sur le tribut et l'enchérissement, ce en quoi il s'approprie entièrement le « prélèvement » de Proudhon; et dans la suite, il l'explique, dans le particulier, à l'aide de la théorie marxiste du surtravail, du surproduit et de la plus-value. Il réussit donc le tour de force de réconcilier heureusement deux genres de conceptions totalement contradictoires, en les copiant l'une et l'autre tout d'une haleine. Et de même que dans la Philosophie, il n'avait pas assez de mots grossiers pour ce même Hegel qu'il exploite sans cesse en l'édulcorant, de même dans *l'Histoire critique*, la diffamation sans bornes de Marx ne sert qu'à masquer le fait que tout ce

Aussi les étudiants manquant de maturité auxquels s'adresse pour le présent immédiat et aussi pour l'avenir prévisible *l'Histoire critique de l'économie politique* de M. Dühring, ne feraient-ils pas mal de faire un peu connaissance, en sous-main, avec le « produit insipide d'un professeur de Buda-Pest, M. Kautz, de 1860 » (p. 14), malgré sa « platitude et son manque de jugement » blâmés par M. Dühring, et tout autant avec la *Contribution à l'histoire de l'économie politique anglaise* et autres écrits du professeur ROSCHER et sans se laisser effrayer par l'avertissement d'Eugen Dühring selon lequel ledit « M. Kautz, en délayant pour en faire un vague brouet les bribes qui tombaient de la table de M. Roscher, a déjà donné un avant-goût de la qualité du plat principal de son amphytrion ». (l. c.) *

*Suit dans MI:

Lesdits étudiants manquant de maturité doivent réfléchir que ce qui convient à l'un convient à l'autre, donc que l'étudiant d'Université doit s'émanciper, bien que plus honnêtement, des *privatdozent* d'Université, tout comme un *privatdozent* s'émancipe du professeur. (Ici se terminent les « Notes marginales ».)

qu'on peut trouver dans le Cours de tant soit peu rationnel sur le capital et le travail n'est qu'un plagiat édulcoré de Marx. L'ignorance qui, dans le *Cours*, place à l'origine de l'histoire des peuples civilisés le «grand propriétaire foncier» sans connaître un traître mot de la propriété collective de la terre par les communautés de tribu et de village, dont procède en réalité toute l'histoire, cette ignorance à peu près inconcevable de nos jours est presque dépassée encore par celle qui, dans *l'Histoire critique*, se décerne sans modestie la palme de «l'ampleur universelle de l'horizon historique» et dont nous n'avons donné que quelques exemples à ne pas suivre. En un mot: d'abord, une colossale «mise en œuvre» de la louange de soi-même, des coups de trompette charlatanesques, des promesses surenchérissant l'une sur l'autre; et puis, le «résultat» ... égal à zéro.